

Inappréciable en tant que source d'information historique, son mérite littéraire est fort mince. C'est une de ces sèches chroniques dans lesquelles les événements sont notés mois par mois et jour par jour, sans aucun effort pour montrer leur connexion.

## LIVRE V

PÉRIODES NAMBOKOU-TCHÔ (1332-1392)  
ET MOUROMATCHI (1392-1603).

(Époque d'ignorance.)

---

### CHAPITRE I

INTRODUCTION. — ZINKÔCIÔTÔKI. — TAIHÉIKI.

Vers la fin de la période Kamakoura, la mauvaise administration des régents Hôzô, qui étaient aux Sôgouns ce que les Sôgouns avaient été aux mikados, fut la cause d'un mécontentement général; et, quand un mikado de caractère résolu fut monté sur le trône, l'occasion sembla favorable pour secouer la domination de la caste militaire. A la cour de Kiôto il y avait toujours eu un fort courant d'intrigue secrète dirigé contre l'autorité des Sôgouns et celle des régents qui gouvernaient en leur nom. Le mikado Go Daigo fut le premier qui s'estima assez puissant pour prendre des mesures énergiques. Après une lutte désespérée et maintes vicissitudes, son entreprise réussit partiellement. Le résultat fut l'établissement de deux mikados qui régnèrent simultanément.

ment : l'un, créature de ces Sôgouns, occupa la vieille capitale de Kiôto, tandis que le second tint sa cour à Yocino et autres lieux de la province de Yamato, jouissant d'une indépendance quelque peu précaire. Ce système, connu dans l'histoire japonaise sous le nom de Nam-bokou-tchô (Cours méridionale et septentrionale), prit fin par la réunion des deux dynasties en la personne de Go Komatsou (1392), après une série prolongée de troubles intérieurs. Une nouvelle dynastie de Sôgouns, la maison Acikaga, s'établit vers cette époque à Mouromatchi dans Kiôto, endroit qui donna son nom à la période suivante de l'histoire japonaise. Elle resta au pouvoir jusqu'en 1603, date où le Sôgounat ayant de nouveau changé de mains fut transféré une seconde fois à l'est du Japon. Les 270 ans qu'occupent ces deux périodes furent, au Japon, singulièrement stériles en productions littéraires importantes. Un ou deux ouvrages quasi historiques, un charmant volume d'essais et quelques centaines de courtes ébauches dramatiques (les *Nô*), sont tout ce qui mérite autre chose qu'une brève notice.

#### Zinkôciôtôki.

L'auteur du *Zinkôciôtôki* était un homme d'État et un soldat nommé KITABATAKÉ TCHIKAFousa, qui joua un rôle important dans les guerres civiles qui troublèrent le Japon pendant la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Tchikafousa descendait d'un prince de la famille impériale. Il était né en 1293 et occupa divers emplois au début du règne de Go Daïgo ; mais, à la mort d'un prince auquel il était attaché, il se rasa la tête et se retira de la vie publique. En 1333, quand l'empereur Go Daïgo revint de l'île d'Okî où il avait été banni par le gouver-

nement Kamakoura, Tchikafousa se laissa convaincre de reprendre une fonction et se distingua dans les guerres qui suivirent. Les éminents services qu'il avait rendus à la cause de la Cour Méridionale, par son épée, sa plume et ses conseils, furent récompensés en 1351 par les plus hauts honneurs que son souverain pouvait accorder. Il mourut quelques années après.

Le *Zinkôciôtôki* est le principal ouvrage de Tchikafousa. Le but qu'il se proposait en l'écrivant est indiqué par le titre, qui signifie : « Histoire de la véritable succession des monarques divins ». Il fut composé afin de montrer que les mikados de la Cour Méridionale, dont il était le ministre, étaient les souverains légitimes du Japon. Cela explique la prééminence qu'il donne aux questions qui concernent l'authenticité des droits du mikado au trône, tels que l'historique des droits régaliens, les généalogies, les débats sur les successions, etc.

Il fut écrit sous le règne de Go Mourakami (1339-1345). Le premier des six volumes qui le composent est purement mythique. Il commence littéralement *ab ovo*, avec la masse chaotique ovoïde d'où sortirent le ciel et la terre. Puis nous avons un récit de la création du Japon par les divinités mâle et femelle Izanaghi et Izanami, emprunté en partie au *Nihongi*, mais mêlé, de la plus étrange façon, de philosophie chinoise et de cosmographie mythique hindoue. Avec grand soin est retracée l'origine des mikados descendant de la déesse du Soleil, qui est la fille du divin couple créateur, descendance qui se continue à travers une série de divinités jusqu'à Zimmou Tennô, le premier souverain humain du Japon.

Les quatre volumes suivants sont un résumé nécessairement pauvre et bref depuis Zimmou Tennô (qui monta sur le trône selon l'ordinaire chronologie japonaise en

660 avant J.-C) jusqu'à l'avènement de Foucimi en 1288 après J.-C. Le sixième volume relate l'histoire de l'époque où vécut Tchikafousa. Cette histoire est fort décevante. Bien que l'auteur et ses fils aient joué un rôle prépondérant dans les luttes et la politique de leur temps, Tchikafousa n'a pas jugé convenable de donner plus qu'un court et sec récit des événements auxquels il prit une part importante. La plus grande partie de ce volume est occupée par des dissertations sur des principes de gouvernement qui, si nécessaires soient-elles pour faire comprendre les motifs et les idées des hommes d'État japonais sous l'ancien régime, n'offrent que peu d'intérêt au lecteur européen.

Tchikafousa a été grandement loué par ses compatriotes pour avoir su exposer la philosophie politique chinoise. Les critiques modernes même lui accordent libéralement des éloges qui nous semblent à peine mérités. Ses écrits contiennent certainement des preuves de capacité d'homme d'État, comme par exemple sa réprobation des sinécures et des biens de main-morte accordés aux établissements ecclésiastiques; et s'il est aussi beaucoup de choses que nous pouvons considérer comme de simples platitudes, il est juste de se rappeler que Tchikafousa fut le premier écrivain japonais qui tenta d'appliquer des principes philosophiques à la politique, et ce qui nous paraît aujourd'hui banal peut avoir semblé nouveau et frappant au lecteur contemporain.

Le style du *Zinkôciôtôki* est simple et sans prétention. Sa valeur littéraire est mince en proportion de l'influence politique qu'il a exercée. La publication de cette œuvre non seulement servit et seconda puissamment le parti dont l'auteur était un champion, mais elle laissa aussi des marques profondes sur les époques posté-

rieures. Les sentiments patriotiques de Tchikafousa et sa loyauté envers le souverain légitime de son pays eurent une large influence, directement ou à travers les écrivains qui s'en inspirèrent, dans la formation des sentiments et de l'opinion publics, qui amenèrent de nos jours la restauration de la puissance des mikados.

Il est un des rares écrivains de cette classe qui ne se laisse pas aller à l'emploi des *tanka*.

Les extraits suivants donneront quelque idée de la qualité des raisonnements politiques de Tchikafousa :

Le grand Yamato est une contrée divine. Il n'y a que notre pays dont les fondations soient l'œuvre de l'ancêtre divin. Seul, il a été transmis par la déesse du Soleil à la longue lignée de ses descendants. Il n'y a rien de ce genre dans les contrées étrangères. C'est pourquoi on l'appelle : la divine contrée.

C'est notre pays seul qui, depuis le temps où le ciel et la terre furent pour la première fois déployés, jusqu'à notre époque, a conservé sur le trône la succession intacte dans une unique famille. Même lorsque, comme il arrive naturellement quelquefois, le pouvoir passa à une branche latérale, cela se fit suivant de justes principes. Ce qui montre que le serment auguste des dieux (de conserver la succession) est renouvelé sans cesse d'une façon qui distingue le Japon de toutes les autres contrées.

Il y a des principes concernant les dieux (de la religion sinto) qu'il est difficile d'exposer. Néanmoins, si nous ne connaissons pas l'origine des choses, il en résultera nécessairement de la confusion. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai noté quelques observations montrant comment la succession au trône, depuis les temps des dieux, a été gouvernée par la raison et a produit sans peine une histoire proprement dite. Cet ouvrage peut donc s'intituler : Histoire de la véritable succession des monarques divins.

L'homme se consacre à l'agriculture, fournissant les ali-

ments à lui-même et aux autres, écartant ainsi la faim. La femme s'adonne au tissage, se vêtant elle-même et permettant aussi aux autres d'avoir chaud. Cela peut sembler de mesquines fonctions, mais c'est sur elles que repose l'édifice de la société humaine. Elles sont d'accord avec les saisons du ciel et dépendent des profits tirés de la terre.

D'autres sont habiles à tirer des bénéfices du commerce, tandis que d'autres préfèrent la pratique des arts mécaniques ou ont l'ambition de devenir fonctionnaires. C'est là ce qu'on appelle les quatre classes du peuple.

Il y a deux classes de fonctionnaires : les civils et les militaires. Le service du fonctionnaire civil est sédentaire ; il a pour but de pourvoir à une bonne administration ; s'il y satisfait, il peut s'élever jusqu'au rang de ministre d'État. D'un autre côté, c'est l'affaire du soldat d'accomplir son service dans des expéditions guerrières ; s'il y gagne de la renommée, il peut devenir général. Donc, ces deux professions ne doivent en aucune manière être négligées. On a dit : En temps de guerre civile, les armes sont placées à droite et les lettres à gauche ; en temps de paix, les lettres sont placées à droite et les armes à gauche.

C'est le devoir de tout homme né sur le sol impérial d'offrir à son souverain une loyauté dévouée jusqu'au sacrifice même de la vie. Que nul ne suppose un instant qu'il lui soit dû pour cela le moindre honneur. Néanmoins, afin de stimuler le zèle de ceux qui viendront après, et en souvenir fidèle des morts, c'est l'affaire de celui qui gouverne d'accorder en pareil cas des récompenses [aux enfants]. Ceux qui sont dans une position inférieure ne doivent pas entrer en compétition avec ces derniers. Ceux qui n'ont rendu aucun service spécialement méritoire doivent encore plus s'abstenir d'ambition excessive. C'est un principe vraiment béni que de suivre l'ornière du chariot qui a précédé, quel que soit le risque qu'ait à courir notre sécurité [c'est-à-dire : une politique conservatrice doit être maintenue à tout prix].

J'ai déjà, en plusieurs endroits, fait allusion aux principes

de la science du gouvernement. Ils sont basés sur la justice et la miséricorde, dans la distribution desquelles il faut une grande fermeté. Tel est le clair enseignement que nous a octroyé Tençôdaïzin (la déesse du Soleil). La fermeté se montre de diverses façons. Premièrement dans le choix des hommes destinés aux situations officielles. Le Japon et la Chine conviennent que la base du bon gouvernement consiste pour le souverain à trouver l'homme qu'il faut et à lui dispenser sa faveur. Secondement, à exclure tout motif privé de la distribution des emplois dans les provinces et les districts, qui doit être faite seulement d'après des motifs raisonnables. Troisièmement, la fermeté d'action se montre dans la récompense du mérite et la punition du crime. Par ce moyen l'encouragement est donné à la vertu et la méchanceté réprimée. Si l'une de ces trois choses est négligée on a ce qui s'appelle un mauvais gouvernement.

Les sinécures et le favoritisme en matière d'avancement sont un acheminement vers la ruine de l'État et sont funestes à la permanence de la royauté.

Un autre ouvrage de Tchikafousa a pour titre le *Ghengensiou*, et se compose de huit volumes. C'est un résumé des mythes qui forment les articles de la foi sinto.

De même que le *Zinkôciôtôki*, le fameux ouvrage appelé *Taiheiki* est une histoire des efforts faits par le mikado Go Daïgo pour secouer la domination des « barbares orientaux », ainsi qu'on appelait les Sôgouns de Kamakoura et leurs adhérents, ainsi que des guerres civiles causées par ces tentatives qui bouleversèrent pendant plus de quarante ans le Japon.

L'édition intitulée *Taiheiki Sômokou* comporte une introduction qui relate dans quelles circonstances cet ouvrage fut compilé, se basant sur l'autorité d'une tradi-

tion dont les origines nous sont inconnues. Entreprise, dit-on, à la demande du mikado Go Daïgo, par un prêtre nommé Ghenyé, elle fut continuée à diverses reprises par d'autres prêtres jusqu'à son achèvement en 1382. On prétend que ces écrivains basèrent leurs récits sur des renseignements obtenus directement des Sôgouns Takauzi, Nitta Yocisada, Kousounoki Masacighé et autres acteurs principaux dans les événements politiques du temps. Cependant de sérieuses investigations semblent prouver que l'auteur fut en réalité un prêtre nommé KOZIMA, appartenant probablement à l'un des trois mille monastères de Hiyéisan, qui mourut en 1374 et dont on ne sait rien de plus. Si la chose est vraie, la première opinion est une imposture dont les exemples ne sont pas rares dans les annales littéraires du Japon, ou bien Kozima a utilisé les matériaux rassemblés de la façon mentionnée plus haut. On peut néanmoins acquérir la conviction que le *Taiheiki* est l'œuvre d'une seule personne, qui écrivit quelque temps après les événements racontés et qui doit beaucoup plus à son imagination qu'à des renseignements directs obtenus des héros de son histoire.

Le *Taiheiki* commence par une esquisse de l'histoire du Sôgounat depuis sa fondation par Yoritomo en 1181, puis il continue décrivant la situation politique du Japon à l'avènement de Go Daïgo en 1319. Les événements de ce règne, qui se termina en 1339, sont relatés avec des détails considérables, et l'ouvrage se poursuit jusqu'à la fin du règne de Go Mourakami (1368).

Tel qu'il nous est parvenu, le *Taiheiki* contient plusieurs chapitres qui n'ont que peu ou pas de rapports avec le plan général de l'ouvrage, et ressemblent fort à des interpolations faites par quelque écrivain plus récent.

Tels sont les chapitres sur les rébellions au Japon, sur la conquête de Yamato par Zimmou Tennô, sur l'expédition de Zingô Kôgou et sur l'invasion mongole du Japon par Koublai Khan. Il va sans dire que les parties ajoutées dans l'édition Sômôkou n'appartiennent pas à l'ouvrage original.

*Taiheiki* ou *Annales de la Grande Paix* est un titre étrange pour l'histoire de l'une des périodes les plus troublées par lesquelles le Japon ait passé. C'est une succession d'intrigues, de trahisons, de conspirations secrètes, de luttes ouvertes, avec force sentences de mort ou de bannissement. Tel n'était pas cependant le titre original de l'œuvre. Elle s'appela d'abord *Anki Youraiki* ou *Relations des causes de paix et de dangers*. Il eut aussi un autre nom : *Kokouka Ziranki* ou « *Exposé des remèdes pour les troubles civils dans l'État*. Ces derniers titres suggéraient plutôt l'idée d'une histoire philosophique, mais le *Taiheiki* est précisément le contraire. Il est manifestement l'œuvre non pas d'un homme d'État ou d'un philosophe, mais d'un littérateur attentif à produire une histoire élégante et romanesque. De ce point de vue les faits réels et la fiction sont pour lui de même valeur et il est difficile de dire lesquels prédominent dans le récit. Il est notoirement inexact en ce qui concerne les chiffres, les dates et les généalogies, mais cela n'est rien à côté de la façon dont il brode ses narrations de sièges et de batailles, qui ne peuvent vraisemblablement pas lui avoir été transmises par des témoins oculaires, à côté des rêves, des présages et des incidents miraculeux dont son histoire abonde. Il y a aussi de nombreuses harangues, apparemment adaptées par lui à l'orateur et à l'occasion, mais qui, comme celles de Thucydide, ont néanmoins une certaine valeur historique. Le